

« Lieux dits »

Jean-Yves Laurichesse

Né à Guéret (Creuse) en 1956. Il vit à Toulouse, où il est professeur de littérature française moderne et contemporaine à l'Université. Entre récit de filiation, écriture de soi et pure fiction, ses romans explorent les liens secrets qui, en certains lieux, unissent le présent et le passé, le réel et l'imaginaire, tels que la langue peut les mettre au jour. Il a également publié plusieurs essais sur le roman moderne et contemporain et s'intéresse aux relations de la littérature à la mémoire, à l'intertextualité, à la géographie.

Une promenade

Dans les longs étés de l'enfance, mon père me montrait parfois, tout en haut de la colline boisée qui faisait face à la vieille maison de famille, bien visible dans une trouée de châtaigniers, l'une de ces anciennes cabanes en pierres, aux toits de lauzes, qui servaient autrefois d'abris aux paysans montés pour la journée s'occuper d'une petite vigne et de quelques noyers. Il sortait d'un tiroir de son bureau de petites jumelles avec lesquelles son père, le capitaine tué en 1918, avait peut-être observé les lignes ennemies. Il m'aidait à mettre au point et je voyais soudain apparaître, miraculeusement proche à la toucher, la petite bâtisse patiemment construite par des mains laborieuses dans le lointain des temps, avec son unique fenêtre à l'étage comme un œil ouvert, au-dessus de la porte de l'écurie à demi enterrée. Cette crête et cette cabane portaient un nom dont l'exotisme apparent me semblait à l'époque naturel : *Indou*.

Les années passèrent, la cabane disparut peu à peu à la vue dans le moutonnement inexorable des feuillages. Mais je l'imaginai toujours présente, intacte et m'attendant. Il y a deux ou trois ans, revenu passer quelques jours dans cette maison, le désir me prit de la rejoindre. Le chemin de terre s'élevait abruptement dans la chaleur de l'après-midi de juillet. Je m'orientais à l'instinct et lorsqu'il me sembla être monté suffisamment, je pris un sentier presque fermé par la végétation mais qui me semblait rejoindre la crête. Je marchai ainsi un moment, apercevant à travers les arbres la vallée au fond de laquelle vivait paisiblement le village. Quand je fus à peu près à l'aplomb de notre maison, je m'arrêtai. J'étais dans le silence des bois et l'odeur amère des genêts chauffés par le soleil. C'est alors que je les vis.

De la cabane il ne restait parmi les arbres que les bases des murs effondrés, un enchevêtrement de poutres pourrissant, un abreuvoir de pierre rempli de feuilles mortes. Mais surtout, au bord du sentier, arrivée là nul ne sait comment pour accomplir au milieu des bois le lent processus de sa décomposition, l'épave d'une Peugeot 403, modèle qui avait appartenu à mes parents et dans lequel nous faisons chaque été le voyage vers la Corrèze. La tôle rouillée, les vitres brisées, l'habacle dévasté dont me penchant à l'intérieur je reconnaissais pourtant tous les détails – banquette arrière, accoudoirs, tableau de bord – m'apparurent alors comme le pendant ironique de la cabane écroulée, la modernité fugace de l'automobile rejoignant finalement dans le lit du temps la vieille civilisation paysanne dont elle avait autrefois sonné le glas.